

Portrait(s) de George, 2014, Actes Sud

Portrait(s) de George

Le Figaro, jeudi 13 mars 2014

La valse des modèles

EMMELENE LANDON Toute une palette de personnes défilent ou posent dans l'atelier d'une portraitiste. Subtil et tendre.

Thierry Clermont tclermont@lefigaro.fr

Il en est de ces livres au charme lent et discret mais aux vertus capiteuses : pour un peu, par négligence ou par distraction, on passerait notre chemin. A tort. Bien souvent, ce sont les meilleurs. Ainsi, ce subtil *Portrait(s) de George*, autoportrait par petites touches de vie, par moments de couleur, d'une artiste peintre d'origine australienne, élevée aux Etats-Unis et installée à Paris. George, on la retrouve dans son atelier du quartier des Pyrénées, à travers une trentaine de brefs chapitres. Y défilent ses modèles, ses amies, ses voisines, sa fille déjà adulte, plus rarement quelques hommes ; George a fait du portrait sa spécialité. Ils s'appellent Noémie (employée dans une maison d'édition musicale), Joseph (psycho-géographe), Alain (le roi de la nuit), Gabor, la Suédoise Birgitta, Fiora, Ailante (la petite fille des marchands de fruits et de légumes)... Patiemment, ils posent, parlent, font état de leur humeur, évoquent les passereaux dans la cour de l'immeuble, la lumière sur le jardinet, une envolée de mouettes, un arbre abattu, le tout brossé *mezza voce*, dans une douceur presque idyllique.

« *Pourquoi est-ce que je peins des portraits ? s'interroge George. Que signifie le désir de capturer la présence de certains amis ? D'extraire cette présence par des couches de peinture ou des taches hésitantes jusqu'à l'apparition de l'image ? Une image à partir de leurs capacités vitales, de ce qu'ils ont fait de leur vie depuis leur naissance, l'élevage, l'éducation, l'ingurgitation, leurs amours, leur travail ; leurs vocations, leurs vices, leurs attentes ? Peindre un portrait renverse les systèmes.* »

Après avoir posé nue trois heures durant, Noémie la radieuse lâche : « *J'ai l'impression d'avoir participé à une danse figée.* »

Indigo et terre de Sienne

Ici, toutes les rencontres, toutes les séances sont marquées par cette tonalité douceâtre, passant de la poésie à un tendre clair-obscur. Parmi les références picturales, entre le jaune hollandais et le bleu hortensia, entre l'indigo et la terre de Sienne, on retrouve Holbein, Lucian Freud (qui disait « *peindre un nu approfondit la transaction entre le peintre et celui qui pose* »), Dürer, Caravage, Hockney, Frenhofer, le peintre du *Chef d'œuvre inconnu* de Balzac...

L'Histoire fait brusquement irruption à la fin du livre, avec cette visite hallucinée et vertigineuse au Musée d'art contemporain de Bucarest. Dans un recoin sombre ont été entassés les innombrables portraits officiels et pompeux du couple Ceausescu, encadrés de bois doré.

Auteur du *Voyage à Vladivostok* et de *La Tache aveugle* (l'histoire de trois sœurs peintres), Emmelene Landon confirme avec ce cinquième livre la singularité de ses talents, la vivacité de son œil.

Autoportrait à la plume

ALAIN NICOLAS

JEUDI, 7 AOÛT, 2014

L'HUMANITE

Emmelene Landon nous propose une réflexion sur l'art et la littérature en forme de galerie de portraits.

« Un portrait c'est toujours un mélange du peintre et de celui qui pose. » Voilà qui pourrait expliquer le titre et la démarche de ce roman, le deuxième qu'Emmelene Landon consacre, après la Tache aveugle, à la peinture. Il s'agit bien, avec ce « (s) » du pluriel qui joue à cache-cache, des portraits que peint George, et de son portrait à elle. « L'Artiste et son modèle », thème on ne peut plus cher aux peintres, combinant personne peinte et autoportrait du peintre, prend en littérature, tel que s'en empare Emmelene Landon, un relief tout particulier. D'entrée de jeu, elle nous invite à une scène étrange, celle de la séparation de deux toiles qu'elle dispose face à face, plaquées l'une sur l'autre, en une « technique d'empreinte et d'amour », pour qu'elles s'imprègnent l'une de l'autre, et qu'il faut séparer à un moment bien précis, comme si l'amour pour être fécond demandait un temps optimal, ni trop ni trop peu. *Portrait(s) de George* se construit ainsi à la fois sur une série de symétries et d'oppositions, d'emprunts et de séparations, comme si peinture et littérature étaient entrées dans une danse du miroir, se lançant un défi de vérité. Le roman se lit comme une galerie de portraits tournant autour d'une certaine vérité des êtres qui ont posé pour la narratrice, jouant sur l'équivalent du portrait peint et du portrait écrit. Une assimilation qui fait partie du vocabulaire usuel du discours sur la littérature, mais que l'auteure entend faire jouer au sens plein, en donnant tout son poids à la question « *que fait-on quand on peint, quand on décrit, quand on écrit* » ? Pour y répondre, *Portrait(s) de George* donne toute leur place aux personnes peintes, chacune ayant sa pose, son corps, sa parole, sa demande, engendrant sa technique, son énergie, son rapport à l'atelier et au peintre. À chacun son poids d'humanité et de singularité, engendrant et illustrant tout à la fois le discours sur la création que nous propose Emmelene Landon, dans ce roman très réussi, fortement architecturé et pourtant naturel, où elle nous parle, sans l'afficher, beaucoup d'elle-même.

LE MONDE DES LIVRES

A travers ses peintures des visages et des corps, George se dévoile. Emmelene Landon, lumineuse.

Parfois, un pas de côté est un pas plus au centre. Voire pile au centre. Dans le dernier roman d'Emmelene Landon, le temps est suspendu, l'ici est ailleurs, la chose déborde du mot (comme si elle dégouttait derrière lui, trop plein de matière). Pourtant, le lecteur se retrouve en plein cœur d'un mouvement, à l'endroit précis d'un certain geste et d'un regard. George est une femme et George peint. Emmelene Landon aussi. George peint des visages et des corps, ses amis et d'autres qui passent dans son atelier. « *Le portrait n'est pas plus vous que moi* », note-t-elle. Il n'est pas plus ici ou maintenant, cela dit – il est autrement. Autre chose et pourtant la chose. La présence et l'absence. Une ivresse lente et douce emporte le lecteur de *Portrait(s) de George*. L'œil se dilate. On voit autant qu'on lit. On sent, on goûte.

Les livres d'Emmelene Landon se laissent couler entre nos doigts. Comme dans le précédent, *La Tache aveugle* (Actes Sud, 2010), le récit est solide, ferme, les lignes sont continues – et c'est de peindre qu'il s'agit. Dans son atelier en périphérie de Paris, George enchaîne les portraits comme autant de chapitres. « *Tout ce que je vis s'articule autour des peintures en cours, portraits et paysages, pour goûter plus intensément à chaque instant du processus. Ma vie de femme et de mère se passe ailleurs, en appartement. Ces deux mondes peuvent se chevaucher* », prévient-elle. Au second plan passent un amoureux, Dürer, une fille tout juste adulte, Lucian Freud, Bucarest, Titien et la rue des Pyrénées. Au premier, George vit et pense au pinceau chacune de ses rencontres. Il n'y a pas d'intrigue, il se passe déjà suffisamment de choses.

Le cœur se déplace La narratrice est entourée par ses portraits, comme elle est entourée d'amis, de voisins, de modèles (même si elle n'aime pas le mot) de quelques heures ou de plusieurs mois. Le récit se passe de l'un à l'autre, ils se connaissent, parfois tombent amoureux ou s'ignorent, sur la toile ou à l'air libre. George, elle, reçoit, observe, enregistre. Elle fixe un instant ce qui reprend vie l'instant d'après. Dorian Gray est dans son portrait, et il est ailleurs. A travers George, Emmelene Landon effleure pour le lecteur ce fil qui relie le visible et l'invisible, toutes les présences d'un être ensemble. Roman sur la peinture, *Portrait(s) de George* est également un roman de la relation, des sens et des mots qui relient les personnes et les personnages entre eux.

Le plus remarquable, peut-être, dans ce roman d'Emmelene Landon (par rapport au précédent, plus narratif) tient probablement à sa façon de perpétuellement se recentrer. Le cœur se déplace, il est toujours dans ce chapitre, puis dans le suivant, etc. Un portrait, puis un autre, semble enfin dire la formule secrète du livre, le résumer – en fait non. La persistance de surgeons d'ailante dans la cour de l'immeuble de George, une visite du Palais du Parlement à Bucarest (mille et un portraits du couple Ceausescu) déportent le regard, ouvrent une autre perspective – mais on peut aller plus loin encore. Voir d'avantage, ressentir autre chose. *Portrait(s) de George* glisse sur nous comme le paysage sur la vitre du train. La ligne est infinie, les gares s'enchaînent sans se répéter. Et pourtant, on regrette que le voyage ne soit pas un peu plus long.

Nils C. Ahl